



MEDIAPART

SÉRIE EP. 5 Israël-Palestine : les échos d'un conflit

La soul mystique des « Hébreux noirs » du Néguev

À la fin des années 1960, des Africains-Américains s'installent en Israël, disant descendre des Judéens. Mal vus par l'État hébreu, ils chantent leur désir de Terre promise sur une soul qui suinte le groove et la foi. Le destin de cette étrange communauté reléguée en plein désert révèle les fractures identitaires du sionisme.

Simon Rico

15 août 2026 à 15h42

Située au cœur du désert du Néguev, à une petite cinquantaine de kilomètres à l'ouest de la mer Morte, Dimona est une agglomération neuve et sans charme. Ici, les premières constructions datent des années 1950, quand Ben Gourion en a fait une des « villes de développement » destinées à accueillir les centaines de milliers d'immigrant·es juifs et juives venu·es bénéficier de la loi du retour et, par ricochet, à mieux contrôler les zones périphériques d'Israël.

Avant, il n'y avait rien : que des paysages lunaires à perte de vue où vivaient des Bédouins arabes, au sein de communautés pastorales traditionnellement nomades. Celles et ceux qui sont venu·es s'installer dans ce trou perdu tout proche d'un fameux complexe nucléaire comptent parmi les plus infortuné·es des Israélien·nes. Outre les séfarades, les mizrahim et quelques falashas d'Éthiopie, Dimona abrite la principale communauté de juifs indiens de l'État hébreu, ce qui lui vaut parfois le surnom de « Little India ».

C'est sur ce lambeau de « Terre promise » inhospitalière, dont personne ne rêvait, qu'ont échoué en 1969-1970 une centaine d'Africains-Américains se présentant comme les « Hébreux noirs », les véritables descendants du peuple d'Abraham. Ils seraient aujourd'hui entre 3 000 et 5 000, avec deux autres principaux foyers de peuplement dans le Néguev, à Arad et Mitzpe Ramon. Personne ne connaît leur nombre exact parce que la communauté invoque un

passage de la Bible pour justifier l'interdiction de se compter (ce qui laisse planer des soupçons sur de possibles fraudes aux aides sociales).

À Dimona, affublée du titre de « Nouvelle Jérusalem », leur kibboutz urbain est aujourd'hui considéré comme un des plus grands de l'État hébreu, même s'il n'en a pas le statut officiel, faute de se conformer précisément aux règles. Créé en 1980, Kfar Hashalom (le « Village de la paix ») est constitué de bicoques assemblées par les résidents eux-mêmes, entourées de jardinets fleuris. Quelques boutiques complètent le décor, ainsi qu'un terrain de sport et un studio de musique et de danse installé dans un abri antibombes. En revanche, aucune synagogue à l'horizon.



Sar Ahmadiel Ben Yehuda, ministre de l'Information de la communauté des « Hébreux noirs », se tient à l'entrée du kibboutz urbain Shomrei Hashalom (« Gardiens de la paix »), dans la ville de Dimona, située dans le désert du Néguev, en Israël, en mars 2014.
© Photo Nir Alon / ZUMA-REA

« *Nous sommes judéens, pas juifs* », fait remarquer Ahmadiel Ben Yehuda, ministre de l'information du gouvernement informel dont la communauté s'est dotée, un « conseil divin » qui compte douze membres, comme les douze tribus d'Israël. « *Si les Hébreux noirs suivent scrupuleusement les commandements de la Torah, ils émettent des réserves quant à la Loi juive développée ultérieurement* », constate *Israël Magazine*, qui précise que « *d'autres règles, extérieures au judaïsme, viennent réguler leur mode de vie* ».

De fait, ils mangent 100 % végétarien, s'imposent des périodes de régime sans sucre ou sans sel et ne consomment ni alcool ni tabac ni drogues.

Traditionnellement, ils ne s'habillent que de tissus en matières naturelles. Une activité physique doit par ailleurs être pratiquée trois fois par semaine par les adultes. Censés purifier les corps et les âmes, ces préceptes librement inspirés de l'Ancien Testament ont valu à la communauté des accusations de dérive sectaire, surtout au début de son installation.

Au sein du « royaume de Yah », qui désigne leur « petite nation », on s'appelle « frère » ou « sœur » et les offices ressemblent beaucoup à ce qui se passe dans les églises protestantes noires des États-Unis. « *Les fidèles se balancent d'avant en arrière, applaudissant et chantant des hymnes gospels en hébreu et en anglais* », décrit un reportage de l'agence AP au sein du Village de la paix. On peut entendre cette ferveur sur le titre enregistré au mitan des années 1970 par les Tonistics, un des groupes de la communauté, qui loue Dimona, « *capitale spirituelle du monde* ».

Une première escale au Libéria

L'histoire de ces « *African Hebrew Israelites of Jerusalem* » (leur nom authentique) remonte aux années 1960, sur la rive sud-ouest du lac Michigan. À l'époque, le mouvement pour les droits civiques secoue les États-Unis pour en finir avec les discriminations raciales. En ce temps de « Black Power », dans les quartiers noirs de Chicago, des prédicateurs prétendent que les personnes esclavisées amenées d'Afrique sont les véritables Israélites, une théorie popularisée depuis la fin du XIX^e siècle au sein des cercles afrocentristes.

Tous se retrouvent au A-Beta Hebrew Culture Center, cofondé par un certain Ben Carter. En 1966, cet ancien ouvrier métallurgiste de 27 ans a une vision alors qu'il est allongé sur son lit : l'archange Gabriel lui ordonne « *d'entreprendre le voyage de retour vers la Terre promise et d'établir le Royaume de Dieu tant attendu, prophétisé par Daniel au chapitre 2, verset 44* ». En précisant : « *L'année de l'Exode sera 1967.* »

Durant l'hiver suivant, une tempête lui apparaît comme un nouveau signe céleste : quelques mois plus tard, le voilà parti à la tête d'un groupe d'environ 300 personnes venues de différents coins des États-Unis, direction le Libéria.

Ces gens ont vendu tout ce qui leur appartenait pour suivre leur messie, qui se fait appeler « Ben-Ammi » (« fils de mon peuple » en hébreu). Au Libéria, pays fondé au XIX^e siècle par des esclaves africain·es-américain·es libéré·es, ils s'installent à quelque 150 kilomètres de la capitale, Monrovia, à l'intérieur des terres, « *dans une région humide, infestée de serpents et peu attrayante* », écrit le reporter du New York Times qui leur rend visite en 1968.

Au cœur de la jungle, isolés dans leur camp de Guryea, les Hébreux noirs vivent des jours difficiles : les maigres récoltes ne suffisent pas à nourrir la communauté, les maladies tropicales et les morsures de serpent font des mort·es, les tentes pourrissent, des femmes se mutinent contre la polygamie imposée par leur guide (aux idées très patriarcales). Rare lumière à l'horizon, leur groupe de musique, les Soul Messengers, se fait un nom et ses cachets soutiennent toute la communauté.

Certain·es auront peut-être reconnu l'original de ce morceau, « Na Na Hey Hey Kiss Him Goodbye » de Steam. À Chicago, ces musiciens étaient des piliers de la scène R'n'B depuis le début des années 1960. La légende raconte qu'ils ont bâti leur réputation au Libéria en jouant au débotté le jour de la cinquième investiture du président William Tubman, le 2 mai 1967. Après une tournée catastrophique dans la Côte d'Ivoire voisine, où ils frôlent la mort, les Soul Messengers se séparent. Comme plus de la moitié de la communauté, épuisée, plusieurs de ses membres retraversent l'Atlantique dans le sens inverse.

Malgré tout, Ben-Ammi refuse de baisser les bras : « *Nous avons la seule solution aux problèmes raciaux des États-Unis* », fanfaronne-t-il même dans les colonnes de *Newsweek*. Résonnent en lui les mots du pasteur Martin Luther King, prononcés le 3 avril 1968 à Memphis lors de son dernier discours avant d'être assassiné : « *Je veux simplement faire la volonté de Dieu. Il m'a permis de gravir la montagne. J'ai regardé au loin, et j'ai vu la Terre promise. Je n'y arriverai peut-être pas avec vous, mais je veux que vous sachiez ce soir que, ensemble, nous atteindrons la Terre promise.* »

L'État hébreu ne considère pas comme juifs ces Africains-Américains qui ont tous été baptisés comme chrétiens... et qui rejettent le judaïsme.

Pour Ben-Ammi, c'est une nouvelle prophétie, une intervention divine pour guider ses ouailles vers Israël, véritable destination des Hébreux noirs. Cela expliquerait en outre les difficultés au Libéria. Il est donc temps de prendre la direction du « paradis des paradis »... Qui ne se trouve pas au Moyen-Orient : dans son esprit, Israël ne serait qu'une « *simple sous-section du continent africain, "l'Afrique du Nord-Est"* », souligne l'anthropologue John L. Jr Jackson.

La communauté semble avoir adapté son narratif au fil des années pour accréditer l'idée que son passage au Libéria n'aurait été qu'une étape afin de « se purifier » et de se débarrasser des chaînes de l'esclavage ressenties aux États-Unis – leur « nouvelle Égypte » – en vue de revenir libres sur la « Terre promise ».

L'installation en Israël s'avère cependant chaotique. Grâce à leurs passeports américains, Ben-Ammi et les autres Hébreux noirs peuvent entrer sans visa. Ils espèrent ensuite bénéficier de la loi du retour, qui permet depuis 1950 à tout juif de pouvoir s'y installer librement.

Sauf que l'État hébreu ne considère pas comme juifs ces Africains-Américains qui ont tous été baptisés comme chrétiens... et qui rejettent le judaïsme : selon les Hébreux noirs, les religions seraient responsables de tous les maux du monde ; ils prêchent donc la seule spiritualité. Ne sachant pas trop quoi faire d'eux, les autorités israéliennes les laissent filer vers le Néguev... Où ils doivent se débrouiller sans papiers.

Pas question toutefois de se convertir, ni pour ces primo-arrivant-es ni pour toutes celles et ceux qui les rejoignent durant les décennies suivantes, sensibles à l'ardent prosélytisme de Ben-Ammi. Résultat, le couperet tombe : en 1973, Israël commence les expulsions.

Cette mesure s'appuie sur une décision de la Haute Cour stipulant que leurs revendications d'ascendance hébraïque sont « *juridiquement sans valeur* ». « *Tout le monde dit que les juifs sont retournés en Terre sainte, mais*

il n'y a aucune sainteté ici », gronde alors leur guide. Plus tard, la justice israélienne considérera que les Hébreux noirs constituent « *une secte distincte, séparée du judaïsme et éloignée du monde juif* ».

C'est le début d'un long combat pour obtenir le droit de rester légalement et sortir de la précarité. « *Sans permis de séjour, les Hébreux africains étaient contraints de travailler au noir pour des salaires de misère, sans aucune protection sociale, et à la merci d'employeurs parfois sans scrupules, rappelait Haaretz en 2011. Faute de revenus décents, ils vivaient dans une misère extrême, proches de la famine, parfois jusqu'à quarante personnes entassées dans un appartement de quatre pièces.* »

Repliés sur eux-mêmes, les Hébreux noirs du Néguev sont alors très mal vus par leurs voisins. On les regarde de travers, on les accuse d'avoir des comportements déviants, voire maltraitants, notamment vis-à-vis de leurs enfants, qui ne sont pas scolarisés à l'école publique. Comme les falashas d'Éthiopie, avec qui les gens les confondent, ils sont par ailleurs victimes de racisme et bien souvent traités de *kushim*, autrement dit de « nègres ». Dans un Israël toujours très blanc, ce racisme perdure.

De nouveau, les Soul Messengers volent à la rescousse des leurs : faute de pouvoir travailler légalement, les Hébreux noirs comptent encore sur leurs précieux cachets pour survivre. En 1972, le groupe s'est en effet reformé en Israël sous la houlette du bassiste Charles « Hezekiah » Blackwell.

Dans le Néguev, le line-up évolue, avec l'arrivée de plusieurs nouvelles recrues. Rapidement, les Soul Messengers deviennent le noyau de toute une troupe, qui compte un chœur féminin, The Spirit of Israel, et un groupe d'enfants, les Tonistics, inspiré des Jackson Five. Au moment de la guerre du Kippour, ils se portent volontaires pour faire bénévolement la tournée des bases de Tsahal.

Depuis leur installation en Israël, les Hébreux noirs n'ont jamais cessé d'utiliser la musique, considérée comme un élément identitaire central, pour plaider leur cause.

« Ces concerts ont permis aux Soul Messengers de dépasser le statut de simple phénomène de mode, les transformant d'une curiosité de Dimona en groupe festif pour toute une nation », assure, lyrique, le livret de la compilation que leur a consacrée le label chicagotan Numero Group. Leur petite renommée attire la filiale israélienne de CBS, qui les signe pour un album, enregistré au Triton Studio de Tel-Aviv.

« Je veux juste vivre en Israël, / Mener une vie pure, loin de ce monde sauvage et cruel, / Pour apprendre à mes enfants à vivre libres. / C'est un lieu d'amour et de liberté, / C'est un monde d'amour et de paix », psalmodient-ils sur « A Place to be ». On y trouve aussi une version psychédélique du classique gospel « Daniel » et d'autres morceaux très pieux, oscillant du jazz funk au reggae.

Le disque sort en 1975, mais sa diffusion est très limitée, *a priori* à cause d'un désaccord entre le groupe et CBS. Cette rareté s'arrache aujourd'hui à prix d'or, surtout depuis sa réédition (en 2023). Cela n'altère cependant pas l'ardeur des Hébreux noirs de Dimona, qui remettent le couvert dès l'année suivante : le disque *Sweet Land of Mine*, qui rassemble leurs différentes formations, paraît en autoproduction. Il faut « tenir bon », « ne pas renoncer », prônent les jeunes Tonistics, sur une funk imparable.

Depuis leur installation en Israël, les Hébreux noirs n'ont jamais cessé d'utiliser la musique, considérée comme un élément identitaire central, pour plaider leur cause. « Ça fait partie de nos vies, c'est ce qui a permis à notre peuple de conserver son identité à travers l'histoire », clame Anavyah Benshaliah, des Soul Messengers, dans un reportage d'i24News.

Le chercheur Florian Mazzocut se fait plus précis : « Le rôle de musicien se dédouble d'un rôle politique et religieux assimilé par l'idéologie de Ben-Ammi à une fonction de prophète. » Avant d'ajouter : « Les musiciens accompagnaient les prêches du leader, des prêtres, ainsi que certaines tâches de la vie quotidienne, ce qui a certainement eu des effets fédérateurs quand les African Hebrew Israelites traversaient une période difficile. »

C'est en ce sens, pour accompagner l'élévation spirituelle de la communauté, que sont créés les « chants de la délivrance » par le guide, d'abord en anglais et bientôt

dans la langue d'Israël. Dès 1978, les Soul Messengers titrent (en hébreu) leur troisième (et dernier) album *Nous essayons*. « Qui entend notre chant et toutes nos prières ? », lancent-ils, à l'attention d'*El Shaddai* (« Dieu tout-puissant »).

Pendant ce temps, Ben-Ammi fait des allers-retours entre Israël et les États-Unis pour récolter des fonds et convaincre de nouveaux fidèles de venir coloniser la Terre promise. Malgré tous ses efforts, ils ne seront jamais les « 2 millions » qu'il annonçait, bravache, au *Baltimore Sun* durant l'été 1971, en jurant : « Le Seigneur m'a personnellement ordonné de prendre possession d'Israël. »

Même si elles hésitaient à les expulser totalement, pour ne pas froisser Washington et ne pas être accusées de racisme, les autorités israéliennes se sont longtemps méfiées de ces Africain·es-Américain·es jugé·es sectaires et plus proches des idéaux du Black Power que de ceux du sionisme.

Tandis que les Soul Messengers se produisaient pour Tsahal, Ben-Ammi et les siens se disaient en effet les « seuls héritiers légitimes de la terre d'Israël » et juraient dans leurs publications que leur mission consistait à ignorer puis à détruire cet État juif gouverné par des Blancs. Tout cela fit dire un jour de 1984 à Dov Shilansky, cadre du Likoud, qu'ils étaient « pires que l'OLP ».

Ces théories subsistent d'ailleurs parmi les diverses congrégations d'Hébreux noirs israéliennes des États-Unis, dont certaines sont même vigoureusement antisémites et jugées dangereuses. Kanye West s'en était par exemple réclamé lors de ses propos polémiques sur Israël en 2022. Du côté de Dimona, le discours s'est peu à peu adouci, ce qui a permis la création de leur kibboutz dès 1980.

Les ouailles de Ben Ammi ont cependant continué de recevoir le soutien de suprémacistes noirs, à commencer par celui de Louis Farrakhan de la Nation of Islam, qui a toujours revendiqué sa judéophobie. Ce genre d'amitiés a sans aucun doute compliqué leur régularisation et nui à leur réputation.

Un tournant pour la communauté au début des années 1990

En 1990, de premiers visas temporaires de un an leur sont finalement délivrés, mais le véritable tournant a lieu deux années plus tard, quand Ben-Ammi admet que tous les juifs et juives ne se sont pas réfugié-es en Afrique après la deuxième destruction du Temple (en 70 après J.-C.). Il consent en outre à stopper l'immigration illégale de nouveaux fidèles... Ce qui n'a cependant pas empêché qu'elle se poursuive. En échange, le gouvernement de Yitzhak Rabin octroie aux Hébreux noirs des cartes de résidents de dix ans ainsi que des aides sociales.

Dès lors, leur situation économique s'améliore grandement : des boutiques et des restaurants ouvrent peu à peu dans plusieurs villes d'Israël, de même qu'une usine de produits à base de soja à Dimona, tandis que ses membres peuvent enfin travailler légalement. C'est aussi le moment où un petit label, Royal Kingdom Productions, voit le jour.

Les musiciennes et musiciens hébreux noirs ne doivent plus se contenter d'animer des fêtes privées, ils et elles sont désormais invité-es dans les médias et se produisent même dans des événements officiels, comme lors de ce grand concert sur le plateau occupé du Golan, retransmis en direct par la télévision nationale.

Ils et elles profitent aussi à fond de la mode des émissions de télécrochet, qui deviennent de nouveaux espaces pour se faire (re)connaître. En 2006, c'est la consécration : Eddie Butler, un des premiers enfants nés à Dimona, représente Israël à l'Eurovision, sept ans après avoir déjà concouru avec le groupe mixte Eden au côté de son frère Gabriel.

À ce moment-là, le statut de la communauté se stabilise enfin. Depuis 2003, ses membres disposent du statut de résident-es permanent-es, un droit accordé par Ariel Sharon quelques mois après l'attaque d'Hadera, qui a coûté la vie à six personnes. Ce soir-là, Aharon Ben Yisrael-Ellis chantait sur la scène de la bar-mitsvah visée ; il est tué par les terroristes palestiniens en voulant s'interposer. « *Le gouvernement a alors changé d'avis à notre sujet* », se souvient sa sœur, en essuyant ses larmes, dans le récent documentaire *Pourquoi Israël n'a jamais totalement accepté les "Hébreux noirs"*, réalisé par l'ONG Unpacked.

Malgré ce deuil, une nouvelle ère s'ouvre, pleine d'espoir.

« *Je me suis réveillée ce matin / Et j'ai remercié Yah pour ma vie, / Si heureuse d'être ici, / Dans ce charmant paradis, / Je veux juste Le servir / De tout mon cœur, de toute mon âme et de toute ma force. / Chaque jour je Le louerai* », chante Ahdaiyah, choriste du New Jerusalem Choir, une des chorales de Dimona, sur son unique album solo.

Pour améliorer leur statut et espérer enfin obtenir des papiers d'identité israéliens, les Hébreux noirs ont consenti à de nouvelles concessions : en finir (au moins officiellement) avec la polygamie – pratiquée en conformité avec les pratiques de l'Ancien Testament – et accepter de servir au sein de l'armée. « *Nous sommes pacifiques, mais pas pacifistes* », justifie Ahmadiel Ben Yehuda, porte-parole du Village de la paix. Selon lui, les Hébreux noirs doivent participer pleinement à la défense d'Israël pour mieux se protéger.

En un demi-siècle, les Hébreux noirs semblent être passés de la volonté d'imposer leur dogme sur la Terre promise à un alignement sur le sionisme.

Au total, plusieurs centaines de jeunes Hébreux noirs ont servi dans l'armée israélienne depuis 2004. Certains disent y avoir subi des discriminations, même si les discours officiels de la communauté minimisent ces affirmations, sûrement pour ne pas froisser les autorités. Toujours est-il que la plupart de ces conscrits ne disposent pas de la citoyenneté israélienne, comme le jeune Elishai Young, 19 ans, tué au combat dans Gaza fin 2024. De fait, ils n'ont pas le droit d'intégrer certaines unités sensibles : renseignement militaire, cybersécurité, nucléaire, etc.

Ces paradoxes n'empêchent pas Tsahal de les mettre en avant (au même titre que les falashas d'Éthiopie) pour vanter sa prétendue diversité. Après le 7-October, la soldate Lilaq Logan en est par exemple devenue l'un des visages les plus connus sur Instagram. Sur son compte personnel, la jeune influenceuse, suivie par plus de 60 000 personnes, enchaîne les publications bellicistes à la gloire d'Israël ou de Benyamin Nétanyahou et se moque de la Palestine, de ses soutiens... ainsi que du « wokisme ». Guère étonnant : le guide spirituel des Hébreux noirs a toujours défendu des positions ultraconservatrices, au nom du strict respect de l'Ancien

Testament.

Comme le rappe Ben Blackwell, du côté des jeunes de Dimona, « *on va à fond vers Israël [...], pays de Cocagne [...], pays du lait et du miel* ». Petit-fils du fondateur des Soul Messengers, le trentenaire n'hésite pas, lui non plus, à soutenir Tsahal. En un demi-siècle et à peine trois générations, les Hébreux noirs semblent donc être passés de la volonté d'imposer leur dogme sur la Terre promise à un alignement sur le sionisme tel que le promeuvent la droite et l'extrême droite israélienne.

Interrogé en 2015 dans un documentaire de *Vice Magazine*, Ben Blackwell estimait pourtant que ce qu'ont réalisé les Hébreux noirs en Israël est « *la meilleure incarnation* » des principes édictés par « *Martin Luther King, Malcolm X et Marcus Garvey* ». Comme tous les enfants du Village de la paix, il a étudié à l'École de la fraternité, située juste en face. Durant sa scolarité, il a donc pu y admirer chaque jour que Dieu fait l'affiche

« *De la connaissance de l'identité à la connaissance de la rédemption* », qui honore les héros de la communauté.

Au milieu trône son fondateur, Ben-Ammi, entouré de figures historiques de la lutte émancipatrice des Noirs, depuis l'esclavage jusqu'à la fin de l'apartheid. Il n'y a que des hommes, à l'exception d'Harriet Tubman et de Sojourner Truth.

La présence d'Elijah Muhammad, dirigeant historique de la Nation of Islam connu pour ses thèses antisémites, peut sembler à première vue pour le moins incongrue. À moins que cela ne confirme que les Hébreux noirs n'ont pas encore tout à fait renoncé aux préceptes initiaux de leur guide, disparu en 2014. Malgré une communication bien rodée pour le faire oublier.

Simon Rico